

**VLADIMIR KOROLENKO (1853-1921) :  
UN ÉCRIVAIN RUSSE À TOULOUSE EN 1914-1915**

ROGER COMTET (*Toulouse*)

L'écrivain russe Vladimir Galaktionovitch Korolenko est peu connu du public français, même si deux publications récentes de ses récits sont venues le rappeler à notre attention<sup>1</sup>. Son œuvre reste chez nous à découvrir, soit qu'elle n'ait pas été traduite (à l'instar de son autobiographie capitale, *l'Histoire de mon contemporain*), soit qu'elle demeure tributaire de traductions anciennes, vieilles et inaccessibles, réalisées avant 1914 dans l'euphorie de l'alliance franco-russe. Korolenko est pourtant une figure importante de la littérature russe ; à l'égal d'écrivains comme Tchekhov ou Garchine<sup>2</sup>, il a contribué à renouveler la littérature russe dans les années 1880-1890, années de réaction politique et sociale (on ne disait pas encore de « stagnation »...), alors que la société russe

- 
1. *Les cochers de Sa Majesté, suivies de Six lettres à Lounatcharski*, préface d'Hélène Carrère d'Encausse, Paris, Albin Michel, 1990 ; *Le musicien aveugle*, Strasbourg, Circé, 1992.
  2. Voir V.S. Garchine, *Quatre jours*, Strasbourg, Circé, 1990, 169 p. (Prose complète, vol. 1) ; id., *La rose et le crapaud*, Strasbourg, Circé, 1990, 153 p. (Prose complète, vol. 2).

était littéralement prostrée. Se manifesta alors une musique nouvelle, orchestrée par un changement de perspective dans la narration ; dans les récits du Korolenko de cette époque, la réalité est en effet appréhendée à travers des consciences marginales, inhabituelles : enfants, réprouvés de toute sorte, infirmes, marginaux. Et ce vécu est élaboré dans une sublimation symbolique, idéaliste, qui annonce le romantisme de Gorki. C'est ainsi qu'après Tolstoï apparaît une « singularisation » nouvelle du matériau artistique, pleine d'humour, de sensibilité, d'humanité. Korolenko a donc été vite reconnu comme nouvelliste avant de nous offrir dans la dernière période de sa vie une vaste et ambitieuse autobiographie, l'*Histoire de mon contemporain*<sup>3</sup>, qui n'a toujours pas été traduite en français, alors qu'elle le fut en allemand dès 1919<sup>4</sup>, synthèse d'une destinée individuelle et de l'histoire collective. Korolenko nous y livre en effet ses souvenirs d'enfance et de jeunesse jusqu'en 1885, date à laquelle il était déjà acteur de l'Histoire ; populiste, non-violent et idéaliste, il avait en effet participé à l'incroyable « plongée dans le peuple », cette épopée héroïque qui avait vu la jeunesse intellectuelle russe partir en masse pour prêcher la bonne parole révolutionnaire dans les campagnes et se mettre à l'école du paysan russe. La réponse des autorités confrontées à ce mouvement idéaliste et non violent fut une répression disproportionnée et Korolenko fut ainsi exilé durant cinq années, de 1880 à 1885, au fin fond de la Yakoutie en Sibérie orientale.

Il en revint écrivain, riche de souvenirs et d'impressions inoubliables qui lui fournirent la matière de ses premiers récits sibériens, lui assurant ainsi la notoriété. Mais il n'en resta pas moins fidèle à ses engagements initiaux et se partagea dès lors entre littérature et action publique, déployant toute la mesure de son génie dans le journalisme. Il en devint un maître, censeur impitoyable et redouté des tares de la société et du régime, infatigable défenseur des droits de l'homme et d'une démocratie parlementaire idéale en Russie. Il prit ainsi une part décisive dans l'heureuse issue de plusieurs procès obscurantistes comme celui intenté aux Votiaks accusés de meurtre rituel en 1896 ou dans l'affaire Bejlis à Kiev en

3. V.G. Korolenko, *История моего современника* [Histoire de mon contemporain], Moscou, Izdatel'stvo « Xudožestvennaja literatura », 1965, 1054 p.

4. W. Korolenko, *Die Geschichte meines Zeitgenossen*, Berlin, 1919. La traduction était de Paul Cassirer, l'introduction (pp. XI-LIII) de Rosa Luxemburg qui l'avait rédigée en juillet 1918 alors qu'elle était emprisonnée à Breslau.

1913, pendant de notre affaire Dreyfus, qui lui valut d'être comparé à Zola. Il joua aussi un rôle éminent dans la grande revue populiste *Russkoe bogatstvo* [La Richesse russe]. Lorsque survint la Révolution, il était installé depuis 1900 à Poltava, en Ukraine occidentale d'où il était originaire ; il se révéla d'emblée un féroce adversaire du bolchevisme, contraire à son idéal démocratique, et rédigea avant sa mort en 1921 ses fameuses *Lettres à Lounatcharski* qui demeurèrent impitoyablement censurées en Russie jusqu'à la chute du communisme mais purent être connues à l'étranger grâce au *tamizdat* de l'époque<sup>5</sup>. Il s'agissait d'une critique virulente du bolchevisme, basée sur une analyse rigoureuse dont la suite de l'Histoire devait, hélas !, montrer toute la clairvoyance et la valeur prémonitoire : « Ces lettres sont probablement la première analyse claire du pouvoir soviétique, et elles annoncent les formes qu'il prendra durablement »<sup>6</sup>.

On surprendra certainement beaucoup de Toulousains en leur apprenant que cette éminente figure de la culture russe a fait un séjour prolongé dans leur bonne ville du 28 avril 1914 au 19 mai 1915, avec deux brefs intermèdes (deux séjours en cure, l'un à Bad Nauheim, l'autre à Royat). Nous nous proposons de relater ce séjour en nous aidant d'une publication ancienne d'Hélène Zamoyska<sup>7</sup> et de la documentation que nous avons recueillie lors de l'élaboration de notre thèse consacrée à l'écrivain et parue en 1975<sup>8</sup>.

En 1914, Korolenko n'avait guère fait jusque là que traverser la France en revenant en 1893 avec son épouse d'un voyage en Amérique ; débarqué au Havre, il avait ensuite pris le train en s'arrêtant

- 
5. V.G. Korolenko, « Шесть писем В.Г. Короленко к Луначарскому » [Six lettres de V.G. Korolenko à Lounatcharski], *Современные записки*, Paris, 9, 1922, pp. 3-49. Pour la traduction française, voir *Les cochers de Sa Majesté...*, *op. cit.* La première publication en Russie même date de dix ans : Vladimir Korolenko, « Письма к Луначарскому. Комментарий А.В. Храбровицкого. Вступительное слово С. Залыгина » [Lettres à Lunačarskij. Commentaires de A.V. Xrabrovickij. Introduction de S. Zalygin], *Новый мир*, 10, 1988, pp. 198-218.
  6. Hélène Carrère d'Encausse in *Les cochers de Sa Majesté...*, *op. cit.*, p. 13.
  7. Voir H. Zamoyska, « Un écrivain russe à Toulouse au début de la guerre 1914-1918 », *Annales de la Faculté des Lettres et sciences Humaines de Toulouse*, III/5 - *Littératures*, XV, pp. 87-97.
  8. M. Comtet, *Vladimir Galaktionovič Korolenko (1853-1921). L'homme et l'œuvre*, Paris, Champion, 2 v., 1975, 850 p.

brièvement à Paris avant de rejoindre son beau-frère, exilé politique en Roumanie. Ses rapports avec la culture française n'étaient pas privilégiés, même s'il connaissait assez bien notre littérature, à l'égal du monde cultivé russe d'alors ; il ne parlait pas couramment notre langue mais la lisait sans problème, puisqu'il avait traduit en russe dans sa jeunesse *L'Oiseau* de Michelet<sup>9</sup>. On sait aussi qu'il avait à la même époque collaboré pour des raisons alimentaires au célèbre dictionnaire russe-français de N.P. Makarov. Il semble avoir été plus à l'aise en allemand et surtout en polonais grâce à sa mère polonaise au point d'être un bilingue polonais-russe. Comment donc s'explique son séjour à Toulouse ?

Le fait déterminant semble avoir été la venue en France de sa fille cadette, Natal'ja Vladimirovna, qui y avait retrouvé en France au début du mois d'août 1913 Konstantin Ljaxovič (Kostia), originaire de Poltava, et l'avait épousé à Nice, devenant ainsi pour l'état civil français « Madame Lechowitch » ; Ljaxovič appartenait au parti social-démocrate et avait été condamné à ce titre en 1909 à la relégation, mais il avait pu s'enfuir et trouver refuge en France ; il se trouve que Natal'ja (Natacha) attendait un enfant et ses parents qui se faisaient du souci pour elle en raison de sa complexion délicate décidèrent donc de la rejoindre pour l'assister. En même temps, Korolenko souhaitait se reposer et pouvoir préparer dans le calme la publication de ses œuvres complètes<sup>10</sup> afin de « s'adresser à un public de deux cent mille lecteurs sans admettre de négligences »<sup>11</sup>. Sa fille aînée Sonia fut du voyage avant de retourner en Russie dès le printemps. On quitta la Russie (ou plutôt l'Ukraine puisque les Korolenko vivaient à Poltava) le 27 janvier 1914. La famille résida tout d'abord deux mois à Beaulieu-sur-Mer sur la Côte d'Azur avant de transporter ses pénates à Lardenne, dans la banlieue de Toulouse. Le séjour sur la Riviera permit à Korolenko de rencontrer de grandes figures de l'émigration,

9. Ž. Mišle, *Птица, перевод со второго французского издания Кор-о в двух частях* [*L'Oiseau, traduction à partir de la deuxième édition française par Ko-o*], Saint-Pétersbourg, 1878.

10. V.I.G. Korolenko, *Полное собрание сочинений* [Oeuvres complètes], Saint-Pétersbourg, Izdanie T-va A.F. Marks (supplément à la revue *Niva* pour 1914), 1914, I-IX.

11. Lettre à V.N. Grigor'ev du 23 juin 1914, in V.G. Korolenko, *Собрание сочинений* [Œuvres], Moscou, Gosudarstvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury, 10, 1956, p. 504.

témoins de l'histoire russe : le populiste Florenko à Beaulieu, le prince anarchiste Kropotkin à Bordighera et le marxiste Plexanov et le romancier Boborykin à Nice. Il revit aussi son vieil ami, le dirigeant socialiste roumain Dobrogeanu-Gherea. A la fin du mois de juin, Korolenko partit en cure à Bad-Nauheim en Allemagne, accompagné de son gendre, afin de soigner son affection cardiaque mais la naissance avant terme de la petite Sonia le 18 juillet 1914 les fit revenir tous les deux précipitamment en France. Bien leur en prit d'ailleurs car la guerre qui éclata le 3 août aurait pu les retenir sur place et les séparer durablement du reste de la famille.

Le séjour à Lardenne dut paraître idyllique à l'écrivain, protégé des sollicitations constantes auxquelles il était soumis en Russie : « Nous sommes ici dans d'excellentes conditions. [...] Nous habitons à la campagne, près de Toulouse. Nous sommes entourés de vignes. Il y a le tramway (vingt minutes jusqu'à la ville), le calme. Nous vivons isolés. De temps à autre vient nous rendre visite de la ville l'un des camarades de Kostia. Le reste du temps nous vaquons à nos affaires. J'écris. Natacha (du fait du départ de Sonia) m'aide un peu à mettre en ordre mes matériaux, elle dessine et... aidée par sa mère, prépare le trousseau pour l'invité que nous attendons. Kostia passe ses examens »<sup>12</sup>. Korolenko s'émerveillera aussi de la douceur du climat, il relève un jour de janvier 23° au soleil !<sup>13</sup>

Effectivement, Lardenne avait encore un air de campagne. Ce village situé à l'ouest de la ville, sur la dernière terrasse de la Garonne et qui est devenu un quartier tout à fait recherché, abritait alors une population à la fois villageoise et bourgeoise ; les riches familles toulousaines y disposaient de belles villas avec de vastes terrains, l'équivalent des « datchas » russes, qui leur permettaient, pendant la canicule estivale, de venir respirer le bon air. Les vignes dont parle Korolenko sont réduites de nos jours dans la banlieue toulousaine à quelques parcelles éparses dont la relique la plus importante est le Domaine municipal de Candie. La famille Korolenko avait trouvé asile dans la villa Vert-Bocage ; elle utilisait les services d'une bonne d'enfant, Victorine, et d'une cuisinière, Thérèse, qu'Hélène Zamoyska put encore interroger en 1967. À l'en croire, l'écrivain s'était lié d'amitié avec le cordonnier du coin, ce qui ne peut nous étonner car il avait toujours affectionné les

---

12. *Ibid.*, p. 504.

13. Lettre à S.V. Korolenko du 8 janvier 1915, *Ibid.*, p. 507.

contacts avec les petites gens ; il déclarait d'ailleurs : « J'ai déjà des amis ici, la plupart sont de petits gens : des marchands ambulants, le cordonnier, des paysans, des écoliers que je croise le matin lorsqu'ils courent à l'école et même... des mendiants, figures éminemment pittoresques »<sup>14</sup>. Il semble aussi s'être intéressé aux familles les plus modestes de Lardenne qui l'entouraient, prenant part aux inquiétudes et aux peines de chacun en ces premiers mois de guerre. Konstantin Ljaxovič s'était inscrit à la Faculté de droit, Natal'ja suivra ensuite des cours de dessin à l'École des beaux arts. Il y avait alors à Toulouse une petite colonie russophone animée d'idées progressistes et composée d'étudiants, de médecins, d'ouvriers, d'émigrés politiques qui avaient fui la répression politique (comme Ljaxovič) ou les lois et pogromes antisémites ; bien des livres russes de la bibliothèque municipale de Toulouse datent de cette époque et proviennent vraisemblablement de la petite bibliothèque que ce cercle avait constituée, à en juger par les cachets qui y figurent<sup>15</sup>. Pendant le séjour de Korolenko, cette petite société se réunissait périodiquement chez lui à Lardenne ; il y avait là entre autres Mar'ja Osipovna Epstein, étudiante en médecine, qui retournait prendre ses vacances à Poltava et qui avait nourri la petite Sonia à sa naissance.

La guerre surprit donc Korolenko à Toulouse, une guerre que, comme tant d'autres, il n'avait osé prévoir. A la veille de la déclaration de guerre, victime de l'espionite générale, même si on ne parlait pas encore de Cinquième colonne, sa femme et lui furent inquiétés, avant que leur identité ne soit établie, épisode auquel *Le Temps* du 6 janvier 1915 faisait écho après coup : « L'écrivain Korolenko est notre hôte. Vladimir Korolenko, un des écrivains russes contemporains les plus réputés, réside actuellement dans un village des environs de Toulouse. L'écrivain russe, au début de la guerre, se serait vu inquiété par la police locale, à laquelle il avait paru suspect. Il fut arrêté, puis remis immédiatement en liberté, un de ses compatriotes, établi médecin à Toulouse, ayant fait connaître son identité. On télégraphie aux journaux russes que l'écrivain tra-

14. Lettre à P.S. Ivanovskaja du 3 février 1915 in V.G. Korolenko, *Письма к П.С. Ивановской* (Lettres à P.S. Ivanovskaja), Moscou, 1930, pp. 136-137.

15. Voir à ce sujet les articles de Françoise Dubourg et Colette Zytnicki dans ce numéro.

vaille en ce moment à une œuvre se rapportant à la guerre. » Korolenko fut vite atterré par les excès de la propagande officielle, que ce soit en France, en Allemagne ou en Russie, et par la tragédie, suicidaire pour l'Europe, qui se jouait sur les champs de bataille : « Ici, au fond de la province française, avec les Pyrénées à l'horizon, retenu par la maladie loin de ma patrie, je prête l'oreille aux échos de la catastrophe qui se joue en Europe, en observe les effets dans le Midi de la France et je pense avec douleur à cette grandiose tragédie que les Européens du XX<sup>e</sup> siècle endurent, poignante, pleine de souffrances, criminelle [...] »<sup>16</sup>. On notera que c'est à Lardenne que fut rédigé l'article intitulé « Une position conquise » et publié en Russie en 1915<sup>17</sup> : Korolenko y salue l'acquittement par la justice française de médecins allemands de la Croix Rouge faits prisonniers et accusés à tort de crimes effroyables : triomphe de la justice, de l'humanité et de la vérité sur le fanatisme ; il est possible que ce soit à cette œuvre que fasse allusion l'article du *Temps* que nous avons cité. Le retour en Russie fut longtemps retardé par les médecins, en raison des problèmes de santé de l'écrivain. Il finit cependant par entamer le long voyage de retour en quittant Marseille avec son épouse le 2 juin 1915 à bord du « Mossul » ; après une traversée sans histoire, malgré le danger des torpilles autrichiennes, on débarqua à Salonique, puis on prit le chemin de fer à travers la Serbie, la Bulgarie et la Roumanie (ces deux derniers pays n'étant pas encore impliqués dans les hostilités). Une valise fut volée à Skoplje, qui, par malchance, contenait toutes les notes, brouillons, carnets et esquisses rédigés à Toulouse. Il fut impossible de la retrouver malgré les démarches entreprises à Bucarest. On pense ici au précédent de la célèbre malle qui suivait le lexicographe Dahl, le Littré russe, médecin aux armées, et où il stockait toutes ses notes et observations linguistiques. Lors d'une campagne contre les Turcs, dans la Dobroudja, la malle et le chameau auquel elle était arrimée se volatilèrent par une belle nuit sans laisser de traces... Quant à la fille et à la petite fille de Korolenko, elles devaient retrouver Poltava, en Russie, en juin 1916

16. V.G. Korolenko, « Мысли и впечатления. Перед пожаром », manuscrit inédit cité d'après S.V. Korolenko, *Книга об отце* [Livre sur mon père], Iževsk, Izdatel'stvo « Udmurtija », 1968, p. 256.

17. V.G. Korolenko, « Отвоёванная позиция », *Русские ведомости*, 47, 27 février 1915.

après trois longues semaines de voyage. Son gendre devait les suivre après la Révolution en mai 1917.

La perte de cette valise jaune explique la déception de qui chercherait dans l'œuvre de Korolenko des textes liés directement au séjour à Toulouse. Korolenko avait l'habitude en effet de consigner ses observations, ses réflexions, en particulier lorsqu'il voyageait, sur des carnets, son journal ; il puisait là en priorité les matériaux de ses futures œuvres, esquisses ou articles. Tous ces matériaux ont été perdus sans retour, ce qui fait que le séjour à Toulouse n'a pas eu d'écho significatif dans son œuvre ; le déclenchement des événements révolutionnaires en février 1917 et la poursuite fiévreuse de la rédaction de l'*Histoire de mon contemporain*, grand œuvre de la fin de sa vie, lui laissaient d'ailleurs peu de loisirs pour cela. La seule exception est le récit *Les prisonniers*, écrit en 1917<sup>18</sup>, dont le cadre toulousain sert de toile de fond à une démonstration anti-belliciste : l'écrivain rapporte l'arrivée au tout début de la guerre d'un des premiers convois de prisonniers allemands à la gare Matabiau ; la ville de Toulouse avait été durement frappée au début des hostilités, l'un des régiments de la région ayant été décimé sur le champ de bataille. L'écrivain rapporte l'hostilité de la foule vis-à-vis des ennemis, la vindicte d'une veuve accompagnée de ses deux orphelins, vindicte complètement désarmée par la réaction de l'Allemand à qui elle s'en prend et qui arrive à lui faire comprendre qu'il a laissé lui-même au pays six enfants. Fidèle à sa méthode artistique, Korolenko fait de ce fait divers un symbole : le message est celui de l'absurdité de la guerre, de l'universalité de la souffrance ; il n'y manque même pas la nature souveraine qui suggère une vérité transcendante : « Au loin, blanches, paisibles, visibles seulement lors de journées particulièrement claires, les masses fantomatiques des Pyrénées se dessinaient à l'horizon : comme si quelqu'un au loin venait regarder, l'air radieux, notre

18. « Пленные » [les prisonniers], *Русские записки*, Petrograd, 2-3, 1917 ; interdite en 1914 du fait de son anti-bellicisme, la revue mensuelle *Russkoe bogatstvo* avait été contrainte d'adopter ce nouveau nom en 1915 pour pouvoir reparaître, elle récupérera son ancien titre après la Révolution de février 1917 ; le récit est donc paru juste avant ces derniers événements. Nous nous référerons à l'édition suivante : *Русская мысль*, Paris, 793, 12 août 1960, pp. 6-7. Le récit a été traduit en français par Hélène Zamoyska in id., art. cit.

monde plongé dans le trouble »<sup>19</sup>. Korolenko fait aussi le parallèle avec l'attitude des paysans et des paysannes russes ; ses remarques sur le type physique des Toulousaines feront sourire, rappelant la collection Labouche de clichés sur le Toulouse de la Belle Epoque : « Les femmes relèvent ici d'un type particulier, le « type toulousain », noté par les ethnographes : des yeux noirs brillants, des nez busqués, des visages olivâtres aux joues vermeilles, qui dessinent un ovale régulier, avec bien souvent l'ombre noire d'une moustache au-dessus des lèvres purpurines. Elles prennent de l'embonpoint et vieillissent de bonne heure, en gardant malgré tout parfois des restes de leur beauté ainsi que leur regard brûlant de passion. Elles parlent avec volubilité, d'une voix chantante pleine d'expression »<sup>20</sup>. Plus loin, il évoque « une Méridionale typique, grande et robuste matrone au nez romain et aux épais sourcils surplombant une paire d'yeux au regard brûlant »<sup>21</sup>. S'agit-il des poncifs de l'époque ou de réactions vraiment personnelles d'un observateur plus habitué aux blondeurs slaves ?

Pour conclure, on retiendra surtout que Toulouse, fidèle à sa tradition d'hospitalité, a fourni un asile à un éminent représentant de la culture russe ; celui-ci y a trouvé des conditions favorables pour mener à bien la plus grande partie du travail de rédaction de ses œuvres complètes. Notre ville s'honorerait en signalant par une plaque commémorative ce séjour et cette relation, même brève, entre la Russie et notre région.

---

19. « Пленные », art. cit., p. 6.

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*